

FRANÇOISE-HÉLÈNE MASSA-PAIRAULT

INTRODUCTION

En m'associant aux paroles de bienvenue du Directeur de l'École française de Rome, je désire également adresser mes remerciements les plus vifs à toutes les personnes et à toutes les institutions qui ont voulu nous honorer de leur soutien et concourir à l'organisation de cette rencontre, remerciements qui s'adressent tout particulièrement aux deux Écoles françaises de Rome et d'Athènes ainsi qu'à l'Istituto Italiano per gli Studi Filosofici de Naples.

L'idée de ce colloque est née en effet sous le signe de la collaboration entre plusieurs instituts dont le projet culturel et scientifique se fonde sur la reconnaissance des communes racines méditerranéennes de l'Europe et sur la recherche d'une langue commune à la hauteur de l'unité visée. C'est donc tout naturellement que l'historien, confronté à la présente mondialisation et conscient de la nécessité de promouvoir l'unité européenne, jette un regard à la fois rétrospectif et introspectif sur la première grande *koinè* du monde occidental, la *koinè* hellénistique, langue d'un espace politique et culturel qui s'est constitué à partir de l'Empire d'Alexandre.

Représentation et appropriation du monde d'Alexandre à César est le sous titre de ce colloque consacré à l'image hellénistique.

Par ces termes nous avons voulu rappeler l'un des caractères fondamentaux de la période considérée, qui en définit à nos yeux la

modernité, et avait déjà été relevé par Alexandre Kojève dans son essai sur *l'action politique du philosophe*. Alexandre a promu l'idée d'un état qui transcende les frontières, les cadres ethniques ou politiques étroits, y compris ceux de la traditionnelle *polis* grecque. Et cette idée de l'état révèle sa fécondité et son universalité (il suffit de rappeler l'étape fondamentale représentée par la loi de citoyenneté romaine promulguée par Caracalla), malgré et à travers une succession de pouvoirs ou de tyrannies qui s'en approprient. En effet, selon Kojève, jamais n'a cessé de s'exercer, de Socrate à Platon, et de Platon à Aristote et aux Stoïciens l'action occulte des philosophes sur les hommes d'état ou les tyrans, jamais n'a cessé de vivre une pensée seule en mesure de comprendre ce qui est commun à tous les hommes, c'est à dire, je cite, «le logos» tout à la fois langage et science, ou encore ce que nous appelons la civilisation ou la culture : l'empire projeté par Alexandre n'est pas l'expression politique d'un *peuple* ou d'une *caste*. Il est l'expression politique d'une civilisation, la réalisation matérielle d'une entité logique, universelle et une, comme un et universel est le logos lui même¹.

Le jugement du néo-hégélien Kojève n'est pas loin de la conception d'un Gustav Droysen, plus familière à nous tous, archéologues et historiens. En effet, comme le relève Lucien Can-

¹ Nous citons ici la récente traduction italienne d'une anthologie d'Alexandre Kojève : A. Kojève, *Il silenzio della*

tirannide, Milan, 2004, p. 61-62 (dans «Tirannide e saggezza», *ibid.*, p. 11-69).

fora dans son *Histoire de la littérature grecque*, Droysen se posait le problème de l'hellénisme à travers des catégories quasiment hégéliennes², puisque cette période était considérée par le grand historien comme un moyen terme qui, apportant contradiction à l'âge classique le précédant, permettait ce dépassement réalisé par le christianisme.

C'est que toute recherche ou réflexion sur l'Hellénisme nous reconduit fatalement à l'historicité de notre universel et c'est bien à ce niveau qu'ont opéré les plus grands historiens de l'art parmi lesquels il me plaît de rappeler ici la mémoire et l'œuvre de Ranuccio Bianchi Bandinelli : de l'hellénisme à l'époque médiévale constitue bien un programme d'explication des phénomènes artistiques à travers l'éclairage de l'individualité et du métissage, du cosmopolitisme et de l'idée du monde³.

Posé ce cadre général, comment avons-nous envisagé cette rencontre?

Depuis la réflexion promue par Paul Zanker sur l'hellénisme en Italie centrale⁴, depuis le Congrès International d'Archéologie clas-

sique de 1988 à Berlin⁵, les acquis de nos connaissances sur la plupart des grands sites occidentaux et orientaux sont tels qu'ils auraient pu justifier à eux seuls un congrès de synthèse archéologique. Par ailleurs l'enrichissement de notre vision historique à l'occasion d'études particulières⁶ ou de colloques, par exemple sur Hermogénès⁷, sur Pergame⁸, sur la peinture des tombes macédoniennes, sur la philosophie⁹ ou la sculpture hellénistique¹⁰, ou d'expositions, par exemple sur Alexandre le Grand¹¹, sur Lysippe¹², sur le Grand Autel de Pergame¹³, sur les trésors d'Alexandrie¹⁴ ou de l'Afghanistan¹⁵ ne pouvait que conforter le besoin d'une telle synthèse. Mais elle aurait trop présumé sans doute de nos forces et de nos moyens.

Aussi avons-nous pensé qu'un débat plus restreint sur des lignes d'orientation choisies pouvait permettre de poser un ensemble de problèmes et illustrer différentes méthodes d'investigation à partir d'exemples précis et échelonnés en diachronie. Par là ce colloque international est le fruit d'une expérience mûrie à l'École française de Rome autour d'une série de séminaires intitulés «L'image antique et son interprétation».

² L. Canfora, *Storia della letteratura greca*, Bari, 2001, p. 542.

³ R. Bianchi Bandinelli, *Dall'ellenismo al Medioevo*, éd. L. Franchi dell'Orto, Rome, 1978.

⁴ P. Zanker (ed.), *Hellenismus im Mittelitalien. Kolloquium im Göttingen 5-9 Juni 1974*, Göttingen, 1976.

⁵ *Akta des XIII Internationalen Kongress für Klassische Archäologie, Berlin, 1988*, Mayence, 1990.

⁶ Citons en particulier les séries «Studies in Hellenistic civilization» de l'Université de Aarhus et «Hellenistic culture and Society» de l'Université de Berkeley, California.

⁷ *Hermogenes und die hochhellenistischen Architektur. International Kolloquium in Berlin von 28 bis 29 Juli 1988*, éd. W. Hoepfner et E. Schwandner, Mayence, 1990; cf. aussi pour l'architecture la réflexion d'ensemble sur les Palais d'époque hellénistique : *Basileia : die Paläste der hellenistische Könige*, Mayence, 1996 (éd. W. Hoepfner et G. Brandes).

⁸ H. Koester (dir.), *Pergamon, Citadel of the Gods : archaeological record, literary description and religious development*, (*Harvard Theological Studies*, 46), Harrisburg Pennsylvania, 1998; N. T. de Grummond et B. S. Ridgway (dir.), *From Pergamon to Sperlonga. Sculpture and context*, (*Hellenistic culture and society*, 34) Berkeley, 2000, p. 32-

57; M. Kohl (dir.), *Pergame. Histoire et archéologie. Un centre urbain depuis ses origines jusqu'à la fin de l'Antiquité. XXIII Colloque HALMA-Université de Lille : 8-9 Décembre 2000*, à paraître.

⁹ A. Laks et M. Schofield (dir.), *Justice and generosity : studies in Hellenistic social and political philosophy*, 6th Symposium, Cambridge, 1995.

¹⁰ O. Palagia et W. Coulson (dir.), *Regional Schools in Hellenistic sculpture : proceedings of the International Conference, American School of classical studies, Athens, 15-16 Mars 1996*, Oxford, 1998.

¹¹ A. di Vita et C. Alfano (dir.), *Alessandro magno. Storia e Mito*, Milan, 1995 (Exposition, Rome, Décembre 1995-Mai 1996).

¹² *Lisippo. L'arte e la forma*, (éd. P. Moreno), exposition, Rome 1995, Rome, 1995.

¹³ *L'altare di Pergamo. Il fregio di Telefo*, Catalogo della Mostra, Roma, Fondazione Memmo, 5.10.96-15.1.97, Rome, 1996.

¹⁴ *La Gloire d'Alexandrie*, Exposition, Petit Palais, Paris 6 Mai-28 Juillet 1998.

¹⁵ *Afghanistan. Une histoire millénaire*, Exposition : Barcelone, La Caixa, 2 octobre 30 Décembre 2001; Paris, Musée Guimet, 28 Février-27 Mai 2002).

Nous avons voulu en effet proposer un débat centré sur la question de l'image dont je vais bientôt préciser les implications.

Notre question de départ «À travers quelles images et langages spécifiques, qui sont autant de tentatives d'appropriation et de représentation rationnelle du monde se sont exprimés les artistes, philosophes et hommes de pouvoir de l'époque hellénistique?» nous semblait devoir déboucher sur l'étude de trois thèmes principaux : la relation nouvelle entre la culture et le pouvoir, la diffusion d'une imagerie universalisante et la création à travers l'art et le discours d'une image du monde. Vos réponses et vos propositions, chers collègues, nous ont permis de préciser les termes du débat que vous jugiez le plus utile et nécessaire. Ils se reflètent dans les quatre thèmes retenus au programme de notre rencontre, iconographie, frontières culturelles et cosmopolitisme; interprétation de l'espace et de l'histoire; image du souverain; polysémie de l'image. Ce sont les quatre points cardinaux qui nous guideront dans la recherche d'une définition de la modernité et de la nouveauté de l'image hellénistique.

Or qu'entendons-nous par image?

Certainement toute œuvre ou tout monument resitué dans la pertinence de son contexte (lieu, mémoire historique, visée sur l'avenir) et dans la complexité de sa texture (soit des principes et des finalités qui président à sa production). Pour nous l'image est la perspective même dans laquelle et pour laquelle a été créée une œuvre. Aussi sommes – nous proches à cet égard des méthodes de ce que l'on nomme iconologie au delà de la simple

iconographie ou encore reconnaissons nous les affinités de notre recherche avec ce que l'on nomme archéologie du regard, soit la restitution du processus même de l'imagination qui préside aussi bien à la création des œuvres qu'à leur fruition par un public déterminé.

L'image hellénistique n'est pas de ce point de vue une réalité dévaluée, une simple imitation de l'être, comme chez Platon. Elle procède de la *phantasia kataleptikè*¹⁶, d'une représentation de la réalité sensible qui est tentative d'appropriation de cette dernière à travers toutes les formes du langage.

Un personnage peut-être pourrait en résumer, en symboliser la fonction et l'efficacité, celui de Théia la divine qui apparaît au milieu de la frise sud de la Gigantomachie du grand Autel. Théia, c'est en effet selon l'hymne homérique, Euryphaessa, celle dont la lumière porte au loin¹⁷. Ce phare, cette irradiation divine a une traduction scientifique, soit la lumière et les lois de sa propagation optique, puisqu'elle est la mère d'Hélios à l'origine de la vision et de la contemplation, comme l'expliquent les Scholies à la V^e isthmique de Pindare¹⁸. Elle est donc proprement le principe de la perspective. On voit donc tout ce que l'essence de Théia implique en matière de description (au sens de géométrie descriptive) mais aussi au sens d'illumination par le commentaire, l'*ekphrasis*, sans compter d'autres résonances de type cosmologique impliquées par la fonction lumineuse du personnage.

Sans m'étendre davantage, je me demande donc, mais c'est vous, chers collègues, qui apporterez un ensemble de réponses, si Théia ne peut être notre guide dans notre tentative de définir les images et la modernité hellénistiques.

Françoise-Hélène MASSA-PAIRAULT

¹⁶ M.-A. Zagdoun, *La philosophie stoïcienne de l'art*, Paris, 2000, p. 127, 160-168.

¹⁷ *Hymne homérique au Soleil*, vers 2. Cf. aussi Aithra;

Hyg., *fab. praef.*; Hés., *Theog.* 134 et *Apd.*, 1, 1, 3.

¹⁸ Pind., *Isthm.*, V, 1 et *Schol ad loc.*; Eustath., *ad Il.* p. 978, 58.